**Substance et attributs**

**I Les individus**

La description du Monde comme constitué de (ou contenant des) *choses individuelles*, caractéristique de la métaphysique occidentale (Peter van Inwagen)

Les individus privilégiés : artefacts (voitures, montres, meubles), animaux et organismes, végétaux, formations minérales particulières (montagnes, fleuves), espaces aménagés (villes, jardins). On peut les désigner, y faire référence, leur donner des noms propres ; et ils ont une unité qui leur permet de subir des changements sans disparaître, et ils ont une indépendance (relative) à l’égard du reste.

Les parties physiques d’un individu ne sont pas *séparées*, mais elles sont *séparables*, et peuvent être comptées comme des choses individuelles : une main, une cheminée.

Distinguer individu et

* modification : le pli dans le tapis, sourire
* collection : tas de (grains de) sable (animal et tas de cellules ?)
* matières (eau, terre, cire) : cette eau ≠ ce verre d’eau
* universel : *Guerre et Paix* (vs cet exemplaire), la sagesse, le nombre 4
* Evénement ou processus (ils arrivent, les individus viennent à l’existence). Impliquent-ils toujours des individus ? (éclair, pluie, son)

Un individu ne peut être identifié que comme instanciation d’une sorte (ce F) : termes sortaux distingués des termes de masse (eau, terre) et des termes caractérisant (bleu, grand, marche). « Objet » et « chose » sont des *pseudo-concepts* de sorte, qui peuvent fonctionner comme permettant le dénombrement (« cette chose rouge », suppose que l’on est capable d’isoler la chose sans pour autant la ranger dans une sorte de choses déterminée).

NB : La caractérisation par l’identification linguistique (ou cognitive) est donc insuffisante : « Cette guerre », « cette couleur », « ce récit », « ce millénaire », « ce sourire », « ce pli dans le tapis ». Il faut ajouter la phénoménologie des individus: ce qui apparaît comme ayant une unité et une indépendance particulières (vague…).

*Unité* et *unicité* des individus : ils doivent se distinguer des autres, et ils doivent avoir une unité interne suffisante. (cf. Chauvier et l’idée de degrés d’individualité)

- unité interne :

a) insécabilité en parties de même nature : anoméomère

b) frontières naturelles (vs instituées et vs vague)

c) identité transtemporelle (pour les individus concrets)

- unicité, différenciation externe : principe d’individuation, de distinction d’avec d’autres individus de même sorte.

a) situation spatio-temporelle (mais les lieux sont-ils distingués par les occupants ?)

b) caractéristiques propres (mais deux individus indiscernables)

c) origine causale (doit être individuelle : régression)

d) matière (individuelle ?)

e) auto-individuation (différenciation) biologique, psychologique ?

Conception *pluraliste* (il a plusieurs individus) vs

* *nihilisme*: il n’y a pas d’individus (mais par exemple, seulement des processus)
* *monisme*: il y a un seul individu
1. les individus du sens commun ne sont que ces caractéristiques de l’unique individu (Spinoza voir plus loin)
2. les individus du sens commun ne sont que des apparences (bouddhisme ?)
3. Les individus du sens commun sont identiques (hindouisme ?)

**II La substance et ses attributs**

Notion de « sujet », « substrat » : linguistique (d’un prédicat) vs ontologique (d’une propriété). Rendre compte de la *prédication* (quelque chose est dit de quelque chose), et du changement.

Le modèle de la propriété vêtement et de la substance porte-manteaux



Parmi les êtres, les uns sont affirmés d’un sujet, tout en n’étant dans aucun sujet : par exemple, *homme* est affirmé d’un sujet, savoir d’un certain homme, mais il n’est dans aucun sujet. D’autres sont dans un sujet, mais ne sont affirmés d’aucun sujet (par *dans un sujet*, j’entends ce qui, ne se trouvant pas dans un sujet comme sa partie, ne peut être séparé de ce en quoi il est) : par exemple, une certaine connaissance grammaticale existe dans un sujet, savoir dans l’âme, mais elle n’est affirmée d’aucun sujet ; et une certaine blancheur existe dans un sujet, savoir dans le corps (car toute couleur est dans un corps), et pourtant elle n’est affirmée d’aucun sujet. D’autres êtres sont à la fois affirmés d’un sujet et dans un sujet : par exemple, la connaissance est dans un sujet, savoir dans l’âme, et elle est aussi affirmée d’un sujet, la grammaire. D’autres êtres enfin ne sont ni dans un sujet, ni affirmés d’un sujet, par exemple, *cet homme, ce cheval*, car aucun être de cette nature n’est dans un sujet, ni affirmé d’un sujet. — Et, absolument parlant, les individus et ce qui est numériquement un ne sont jamais affirmés d’un sujet ; pour certains toutefois rien n’empêche qu’ils ne soient dans un sujet, car une certaine connaissance grammaticale est dans un sujet (*Catégories* 2, 1a20-b9)

*Interprétation et problèmes*

* Substance première et substance seconde (accident premier et accident second ?)
* « être dans » = dépendre nécessairement ≠ partie dans un tout
* Interprétation de « cette blancheur », « cette connaissance » ? Notion de « trope », particulier abstrait (cas de propriété abstraite)
* Distinguer instancier (être un cas de) et individuer (être un/le facteur de l’instanciation) : le trope instancie une propriété universelle, la substance première instancie une substance seconde ; la propriété est individuée (trope) par la substance première ; la substance seconde est individuée (substance première) par…? (matière, espace, cause…)
* Deux modes d’existence des individus (indépendant, dépendant). Inhérence des accidents dans les substances.
* Analogie ‘coloré’/’homme’ (termes concrets) et ‘couleur’/’humanité’ (termes *abstraits*) ? L’humanité est-elle *dans* Socrate comme la blancheur ou la science ?
* Existence des universaux  (de substances, d’accidents)

*La conception empiriste de la substance*

**Locke :** toute personne examinant sa *notion de pure substance en général*, découvrirait qu’il n’en a absolument aucune idée que la supposition seule d’un je-ne-sais-quoi, support de qualités capable de produire en nous des idées simples ; et ces qualités sont communément appelées *accidents*. Si l’on demandait quelle est la chose à laquelle sont inhérents la couleur ou le poids, il ne trouverait à dire que « les éléments étendus solides » Et si on lui demandait la nature de ce en quoi inhèrent cette solidité et cette étendue, il ne serait pas dans une situation meilleure que l’*Indien* déjà cité ; il disait que le monde était soutenu par un grand éléphant et on lui demanda : « sur quoi l’éléphant repose-t-il ? » ; il répondit : « sur une grande tortue » ; mais on insista : « Qui soutient la tortue au large dos ? », et il répliqua : « quelque chose, je ne sais quoi » (*Essai* II, 23, §2)

La substance comme substrat de *toutes* ses déterminations (y compris les prédicats substantiels ; espèces et genres), donc comme inconnu ou comme *particulier nu*.

**Kant** *Prolégomènes* §46 : « en toute substance, le vrai sujet, ce qui reste après l’abstraction de tous les accidents (comme prédicats) reste inconnu »

*La conception rationaliste de la substance*

**Descartes** *Principes de la philosophie* I, 51 : Lorsque nous concevons la substance, nous concevons seulement une chose qui existe en telle façon qu’elle n’a besoin que de soi-même pour exister. En quoi, il peut y avoir de l’obscurité touchant l’explication de ce mot, *n’avoir besoin que de soi-même ;* car, à proprement parler, il n’y a que Dieu qui soit tel, et il n’y a aucune chose créée qui puisse exister un seul moment sans être soutenue et conservée par sa puissance. C’est pourquoi on a raison dans l’Ecole de dire que le nom de *substance* n’est pas univoque au regard de Dieu et des créatures, c’est-à-dire qu’il n’y a aucune signification de ce mot que nous concevions distinctement, laquelle convienne à lui et à elles : mais parce qu’entre les choses créées quelques unes sont de telles natures qu’elles ne peuvent exister sans quelques autres, nous les distinguons d’avec celles qui n’ont besoin que du concours ordinaire de Dieu, en nommant celles-ci des substances, et celles-là des qualités ou des attributs de ces substances.

**Spinoza**, *Ethique* I, définition 3 : « j’entends par substance ce qui est par soi et est conçu par soi : c’est-à-dire ce dont le concept n’a pas besoin du concept d’une autre chose, duquel il doive être formé »

JBG (5) reconstitue l’argument de Spinoza pour le monisme

*(I) Seuls les êtres nécessaires (non causés par un autre être) sont des substances*

(1) La distinction entre une substance *x* et sa propriété (modification) *y* est équivalente *par définition*  au fait que *x* peut exister sans *y* tandis que *y* ne peut exister sans *x* (**dépendance existentielle**)

🡺 (2) Toutes les fois qu’une entité *y* ne peut exister sans *x* (mais *x* peut exister sans *y*), on doit dire que *y* n’est pas une substance mais une simple propriété (modification) de *x*.

(3)Si l’existence de *y* est *causée* par *x*, alors *y* ne peut exister sans *x* (mais *x* peut exister sans *y*)

(c) Si l’existence de *y* est *causée* par *x*, alors on doit dire que *y* n’est pas une substance.

*(II) Il y a un seul et unique être nécessaire : Dieu (argument à fournir)*

*(C) Il y a une seule et unique substance : Dieu*

**Rép :** (1) est fausse : la notion de substance est introduite par *exemples*, non par définition à partir de la notion de dépendance existentielle, qui est une simple *tentative* d’explicitation.

*La conception aristotélicienne.* Les 6 caractéristiques données en *Catégories* 5

1. Indépendance: « La substance, au sens le plus fondamental, premier et principal du terme, c’est ce qui n’est ni affirmé d’un sujet, ni dans un sujet : par exemple l’homme individuel ou le cheval individuel. Mais on appelle *substances secondes* les espèces dans lesquelles les substances prises au sens premier sont contenues, et aux espèces il faut ajouter les genres de ces espèces : par exemple, l’homme individuel rentre dans une espèce, qui est l’homme, et le genre de cette espèce est l’animal. On désigne donc du nom de secondes ces dernières substances, savoir l’homme et l’animal » (2a11-19, cf. 3a7-33)
2. Prédication synonyme : « *homme* est affirmé d’un sujet, savoir de l’homme individuel : d’une part, le nom d’homme lui est attribué puisqu’on attribue le nom d’homme à l’individu ; d’autre part, la définition de l’homme sera aussi attribuée à l’homme individuel, car l’homme individuel est à la fois homme et animal » [vs êtres qui sont dans un sujet : le nom est parfois dit du sujet, comme ‘blanc’, mais pas la définition ; cas de la différence : ‘bipède’, ‘rationnel’] (2a21-26, cf. suite jusqu’à 2b6 et 3a33-b9)
3. Signification d’un être déterminé (*tode ti*). (3b10-23). Pb pour les substances secondes : elles expriment ce qu’est la substance première (2b28-37), mais sont attribuables à plusieurs donc pas à un être déterminé (3b12-17).
4. Pas de contraires, ni pour la substance première (individuelle), ni pour les substances secondes ; pas spécifique à la substance, cf. quantité (3b23-33)
5. Pas de plus et de moins. « J’entends pas là, non pas qu’une substance ne puisse être plus ou moins substance qu’une autre substance (car nous avons déjà établi la réalité de ce fait) mais que toute substance ne peut pas être dite plus ou moins ce qu’elle est en elle-même ; par exemple, cette substance-ci, cet homme-ci, ne sera pas plus ou moins homme que lui-même ou que quelqu’autre homme » (3b34-37 et jusqu’à 4a9)
6. Peut recevoir les contraires. « Mais ce qui, plus que tout, est le caractère propre de la substance, c’est, semble-t-il bien, que tout en restant identique et numériquement une, elle est apte à recevoir les contraires » (4a10-12 et jusqu’à la fin du ch.)

**III Le problème des universaux**

*Deux questions*

A. La question des propriétés :

Qu’est-ce qui fait qu’une chose (substance) est (dite) F ?

Ex : « Socrate est philosophe », « Socrate est blanc »

B. La question des universaux :

Qu’est-ce qui fait que deux choses (substances) sont (dites) F ?

Ex : « Socrate et Platon sont (des) philosophes », « Socrate et Platon sont (des) hommes »

Le phénomène de la ressemblance, du regroupement des individus en classes (naturelles) doit-il être compris comme la *communauté* d’une *même* (identique, unique) propriété ou caractéristique, ou seul le nom (concept) est-il commun, la ressemblance étant une relation primitive (inanalysable) ?

NB : identité numérique, spécifique, qualitative (ambiguïté de *la même voiture, le même livre* et incongruïté de « ce sont deux stylos identiques »…)

* Réalisme : il y a une réalité commune (l’universel), objective (indépendante de l’esprit, du langage), numériquement une au fondement de l’identité spécifique et de l’identité qualitative

*Universale ante rem*: universel séparé (abstrait) des substances concrètes – Platon (Idée du lit)

*Universale in re*: universel dans les substances concrètes – Aristote ( ?)

* Nominalisme : il n’y a pas de réalité commune (mais seulement un prédicat, un concept, une classe de ressemblance)

*Universale post rem*: concept universel – admis par tous, seul universel pour le nominaliste

NB :

Le Réalisme doit accepter des propriétés et/ou des espèces universelles distinctes des choses individuelles, le Nominalisme peut n’accepter aucune distinction entre la chose concrète et ses caractéristiques

Réalisme et Nominalisme peuvent ou non accepter des tropes

Réalisme et Nominalisme peuvent ou non accepter des substrats (vs faisceau d’universaux et/ou de tropes)

L’arbre de Porphyre et la question de Porphyre (texte)

*Arguments en faveur des universaux* (réalisme)

1. La signification des termes universels comme prédicats (v. exemples), ou des termes abstraits correspondants comme sujet de prédication (« le courage est une vertu ») ; les verbes, les prépositions expriment des universaux…—> au minimum trop libéral (« aveugle », « coloré » et « rouge », etc.), la signification n’est pas un bon guide.
2. La ressemblance et la co-spécificité doivent être analysées par l’identité (de l’espèce, de la propriété concernée) —> non si la ressemblance est primitive
3. La ressemblance est un universel inéliminable (Russell) —> la ressemblance *survient* sur les individus qui se ressemblent, et une infinité de ressemblances peuvent survenir sur un même fait.

En faveur des universaux séparés (*ante rem, ante res*) – platonisme : ontologie relationnelle

1. il y a (il semble qu’il y a) des universaux non instanciés (satellite de la lune, centaure, frère de X) —> repose sur l’argument de la signification
2. tout universel pourrait être non instancié (l’universel vache si toutes les vaches sont tuées) —> il a été, est ou sera instancié
3. les conditions d’identité de l’universel séparé sont claires (le triangle)

Problèmes :

* la relation des individus concrets avec les universaux abstraits : imitation, participation, instanciation
* le mode d’existence des universaux abstraits hors de l’espace-temps

En faveur des universaux concrets (*in re, in rebus*) : ontologie de constituants

1. Existence dans l’espace-temps
2. Laisser à la science le soin de déterminer quels termes généraux (idées générales) correspondent à un universel véritable (la signification n’est pas un bon guide)

Problème : localisation multiple

Ne pas penser l’universel comme une chose, ce qui produit les difficultés. Cf. Abélard et le *status hominis*

*Argument contre les universaux*

1. Contradiction à poser une chose une et multiple (multipliée) sans division, ayant une localisation multiple (ne vaut pas contre le platonisme) —> refuser de faire de l’universel une chose
2. Refus d’entités hors de l’espace-temps (ne vaut pas contre les universaux concrets)
3. Régression, argument du troisième homme (cf. *Parménide* 132a) : si *a* instancie *F*, il y a une propriété d’instanciation-de-F qui est à son tour instanciée par *a,*  et donc une propriété d’instanciation de l’instanciation-de-F, etc. —> même argument que celui de la ressemblance, même réponse : un même fait (*a* instancie *F*) engendre une infinité de propositions vraies, décrivant des états de choses qui surviennent sur le premier état de choses (instanciation = lien fondamental, nexus particulier-universel).
4. Inutiles (économie) : la relation de ressemblance suffit, et c’est une relation primitive entre substance ou entre parties des substances, irréductibles à l’identité (cf. la notion de « jeu » et l’idée d’  « air de famille », Wittgenstein)

Objections à l’idée de ressemblance primitive

1. il faut indiquer *sous quel aspect* deux objets se ressemblent —> il suffit d’indiquer un paradigme (particulier)
2. le problème des cas uniques : ce n’est pas en vertu d’une ressemblance que la licorne est une licorne
3. le problème des communautés imparfaites : CNB, CRM et TNM se ressemblent deux à deux, mais ne forment pas une classe commune.
4. Intransitivité : CN ressemble à CR qui ressemble à TR, mais CN ne ressemble pas à TR. La ressemblance n’est pas transitive, mais la co-spécificité est transitive.

—> Le nominalisme des tropes : la ressemblance entre tropes simples est maximale et transitive, mais pas la ressemblance entre ensembles de tropes, qui s’explique comme une ressemblance maximale partielle entre tropes simples des deux ensembles : CN et CR se ressemblent parce que C1 ressemble maximalement à C2

Co-spécificité : ressemblance maximale entre substances (Guillaume d’Ockham) ?

L’idée de ressemblance maximale permet d’avoir les caractéristiques de l’identité (transitivité), sans poser une *chose* distincte des individus qui se ressemblent. Mais c’est une notion *ad hoc*. Et si le réalisme des universaux ne prétend pas que les universaux sont des choses, il semble que l’on obtienne le même résultat : l’objectivité de la co-spécificité des substances et des propriétés individuelles

**Porphyre** *Isagogè* 1, 11-4 (Trad. Libera) Tout d’abord, en ce qui concerne les genres et les espèces, la question de savoir (1) s’ils existent ou bien s’ils ne consistent que dans de purs concepts, (2) ou, à supposer qu’ils existent, s’ils sont des corps ou des incorporels, et, (3) en ce dernier cas, s’ils sont séparés ou bien s’ils existent dans les sensibles et en rapport avec eux -, voilà des questions dont j’éviterai de parler, parce qu’elles représentent une recherche très profonde et qu’elles réclament un autre examen, beaucoup plus long.

**Abélard** Le mot *homme* désigne les hommes particuliers pour une raison qui leur est commune, à savoir, parce qu’il sont des hommes (…) Etudions cette raison. Les hommes singuliers, distincts les uns des autres, diffèrent par leurs essences propres et par leurs formes propres… pourtant ils se rencontrent en ce qu’ils sont des hommes. Je ne dis pas qu’ils se rencontrent *dans l’homme* – car l’homme n’est aucune chose, sinon une chose individuelle – mais dans l’*être homme*. L’être-homme n’est pas un homme, ni une chose, si nous y regardons avec assez de soin, de même que « n’être pas dans un sujet » n’est pas une chose, ni « ne pas être susceptible de contrariété », ni « ne pas être susceptible de plus et de moins » : et pourtant Aristote dit que toutes les substances se rencontrent selon ces caractères. Il ne peut donc y avoir de rencontre dans une chose, comme on l’a montré plus haut : c’est pourquoi s’il y a une rencontre entre des êtres, il faut comprendre que ce n’est pas dans une chose ; c’est ainsi que Socrate et Platon sont semblable dans l’*être homme*, comme le cheval et l’âne dans le *n’être pas homme* – c’est pourquoi l’un et l’autre est dit *non-homme.* Se rencontrer, pour des choses singulières, c’est être ou non, chacune, ceci ou cela : être homme, être blanc, n’être pas homme, n’être pas banc. – Or il paraît inadmissible que des choses se rencontrent à raison de ce qui n’est pas une chose, comme si l’on unissait dans le néant ce qui existe. C’est bien ce qu’on fait lorsqu’on dit que celui-ci et celui-là se rencontrent dans l’état d’homme, c’est-à-dire en ce qu’ils sont des hommes. Mais ce que nous entendons par là, c’est seulement qu’ils sont des hommes, et que de ce fait ils ne diffèrent en rien – du fait, dis-je, qu’ils sont des hommes : pourtant nous ne nous référons à aucune essence. Nous appelons « état d’homme » l’*être homme*, qui n’est pas une chose, et nous avons dit que c’est la raison commune pour laquelle un nom est donné à des hommes singuliers, selon qu’ils se rencontrent l’un avec l’autre. Or souvent on appelle cause ce qui n’est pas une chose ; on dit par exemple : il a été frappé parce qu’il ne veut pas aller sur la place publique. « Il ne veut pas aller sur la place publique », c’est une cause qu’on assigne et ce n’est pas une essence. Nous pouvons aussi appeler « état d’homme » les choses mêmes placées dans la nature de l’homme et dont celui qui a imposé le nom à conçu la ressemblance commune (*Commentaire sur Porphyre, Logique « pour les débutants »*, trad. Jolivet)

**Russell** « Si nous voulons éviter l’emploi d’universaux qui s’appliquent à la couleur blanche et à la triangularité, nous choisirons un tache blanche particulière ou un triangle particulier et nous dirons que telle chose est blanche et que telle figure est un triangle, si toutefois ces objets ressemblent suffisamment à la tache et au triangle type que nous avons choisis. Dans ce cas, la ressemblance requise devra être un universel. Etant donné qu’il existe bien des objets blancs, la ressemblance devra exister entre de nombreuses paires d’objets blancs particuliers ; c’est là ce qui caractérise l’universel. Il est inutile de dire qu’il existe une ressemblance différente pour chaque paire ; il nous faudrait alors affirmer en effet que ces ressemblances se ressemblent entre elles et enfin nous serons forcés d’admettre que la ressemblance est un universel. Le rapport de ressemblance, par conséquent, doit être un véritable universel. Et ayant été obligés d’admettre ce caractère d’universel, nous voyons qu’il est inutile d’inventer des théories compliquées et peu plausibles pour éviter d’admettre des universaux tels que la blancheur et la triangularité (Russell, *Problèmes de philosophie*, ch. 9 « Le monde des universaux »)

**Wittgenstein** Considère, par exemple, les processus que nous nommons « jeux ». Je veux dire les jeux de pions, les jeux de cartes, les jeux de balle, les jeux de combat, etc. Qu’ont-il tous de commun ? – Ne dis pas : « Il doit y avoir quelque chose de commun à tous, sans quoi ils ne s’appelleraient pas des ‘jeux’ » - mais *regarde* s’il y a quelque chose de commun à tous. – Car si tu le fais, tu ne verras rien de commun à *tous,* mais tu verras des ressemblances, des parentés, et tu en verras toute une série. Comme je viens de le dire : Ne pense pas, regarde plutôt ! – Regarde les jeux de pions par exemple, et leurs divers types de parentés. Passe ensuite aux jeux de cartes ; tu trouveras bien des correspondances entre eux et les jeux de la première catégorie, mais tu verras aussi que de nombreux traits communs aux premiers disparaissent, tandis que d’autres apparaissent. Si nous passons ensuite aux jeux de balle, ils ont encore bien des choses en commun avec les précédents, mais beaucoup d’autres se perdent. – Sont-ils tous « divertissants » ? Compare le jeu d’échecs au jeu de moulin. Y a-t-il toujours un vainqueur et un vaincu ou les joueurs sont-ils toujours en compétition ? Pense aux jeux de patience. Aux jeux de balle, on gagne ou on perd ; mais quand un enfant lance une balle contre un mur et la rattrape ensuite, ce trait du jeu a disparu. Regarde le rôle que jouent l’habileté et la chance ; et la différence entre l’habileté aux échecs et l’habileté au tennis. Prends maintenant les rondes ; l’élément du « divertissement » y est présent, mais bien d’autres caractéristiques ont disparu. Et nous pouvons, en parcourant ainsi de multiples autres groupes de jeux, voir apparaître et disparaître des ressemblances. Et le résultat de cet examen est que nous voyons un réseau complexe de ressemblances qui se chevauchent et s’entrecroisent. Des ressemblances à grande et petite échelle.

Je ne saurais mieux caractériser ces ressemblances que par l’expression d’ « aire de famille » ; car c’est de cette façon-là que les différentes ressemblances existant entre les membres d’une même famille (taille, traits du visage, couleur des yeux, démarche, tempérament, etc.) se chevauchent et s’entrecroisent. – Je dirai donc que les jeux forment une famille. (*Recherches philosophique* §66-67)

**Guillaume d’Ockham** De ce que Socrate et Platon ne diffèrent entre eux que numériquement, et que, selon sa substance, Socrate est maximalement similaire (*simillimus*) à Platon, l’intellect peut, laissant de côté tout le reste, abstraire un concept commun à Socrate et à Platon qui ne sera pas commun à Socrate et à une blancheur ; et *il n’y a de cela aucune autre cause à demander si ce n’est que Socrate est Socrate et Platon est Platon et chacun est homme*. (*Ordinatio*  I, d.2, q.6 [OTh II, p. 211])